

INTERVIEW

La fierté de ses parents
Isabelle et Wolfram Wawrinka parlent avec chaleur de leur star de fils **PAGE 16**



Christian Bonzon

DESSIN

La surprise de sa fille, Alexia
PAGE 17

ANALYSE

Ses perfectionnements
Les cinq points que le champion est parvenu à améliorer **PAGE 18**

LES ACTEURS

STANISLAS WAWRINKA
SUISSE
DE L'ANNÉE

Le Vaudois est devenu en 2013 le huitième meilleur tennisman du monde
«Je n'ai pas changé. Les gens, eux, ont eu envie de me voir autrement»

Dix années à passer pour un «loser». Une seule pour devenir un héros national. Entre deux avions, «Stan the Man» évoque son ascension avec une grande sincérité.

Christian Despont
christian.despont@lematindimanche.ch

En 2013, la Suisse a fait de vous un héros. Comment l'avez-vous vécu?
Je suis surpris. On peut dire que le changement est venu d'un coup...

A quel moment? Vous arrivez à l'identifier?
Sans aucun doute: en Australie, quand je perds contre Djokovic. C'est en perdant ce match, d'une certaine façon, que je suis devenu un gagnant... Je suis sorti du court en pleurant, après cinq heures de bataille. J'étais effondré. A partir de là, j'ai senti que les gens ont eu envie de me voir autrement. Je ne dirais pas qu'ils ont eu... Pas pitié, non, ce n'est pas le mot juste. Mais ils ont décidé que je méritais. Que je devais devenir un gagnant. Ce jour de défaite, c'est bizarre, mais j'ai senti que, soudain, des tas de gens étaient contents pour moi.

Pourquoi ne l'étaient-ils pas, «avant»?
Ils ne comprenaient pas toujours la difficulté de percer dans le tennis. Il y a quand même un moment que je suis là... J'ai été vingtième, dixième mondial, mais sans cesser de passer pour un loser. Comme je l'ai dit un jour, j'étais le Suisse qui perd. Et je comprends parfaitement: à côté, il y avait Roger. C'est vrai qu'en comparaison j'ai perdu très souvent... Sauf que Roger, ce n'est pas la norme; c'est l'exception. Les gens ne l'ont pas réalisé. Et puis j'en ai choqué quelques-uns avec des remarques sur Roger, notamment sur ses absences en Coupe Davis. On ne touche pas au monument. Lui aussi m'en a voulu.

Regrettez-vous ces remarques?
Je regrette qu'elles aient pu blesser, mais pas de les avoir prononcées, non. C'est ce que je ressentais sur le moment. J'ai voulu être sincère, assumer mes opinions. Ça fait partie de mon évolution personnelle.

En l'occurrence, vous avez semblé vous affranchir du maître. Presque tuer le père.



Roger fait totalement partie de ma carrière, je ne peux pas le nier. En positif comme en négatif. Mais surtout en positif. Pendant des années, j'ai profité de son ombre, j'ai suivi mon chemin tranquillement, sans que personne ne fasse attention à moi et ne demande l'impossible. Grâce à Roger, j'ai aussi reçu des conseils précieux. Et je suis devenu champion olympique. Sauf qu'aujourd'hui j'ai grandi, je suis devenu plus mature, je me suis affirmé. Peu à peu, j'ai pris confiance en moi. Et, avec cette confiance, j'ai obtenu des résultats. Et, avec ces résultats, j'ai acquis une certaine assurance, assez pour oser dire les choses.

Vous avez même accepté des shootings déshabillés. N'est-ce pas une torture pour un timide?
Ce n'est pas nouveau. J'en ai accepté plusieurs ces dernières années, mais ils sont passés inaperçus. J'étais vingtième mondial, ces shootings intéressaient peu. C'est le système.

N'avez-vous jamais haï ce système?
Non, je l'accepte. Le plus difficile, ce n'est pas le système, mais les comparaisons avec Roger. Même maintenant, je continue d'entendre: «Tu vas lui passer devant, qu'est-ce que ça te fait?» Toute ma vie, avec des moyens

modestes, j'ai dû mener une rivalité impossible, que je n'avais pas choisie, avec le plus grand génie de tous les temps. C'était parfois décourageant.

Pourquoi vous ne l'avez jamais dit?
Je l'ai dit. Un peu... J'ai demandé aux journalistes d'arrêter de me poser des questions sur la vie privée de Roger. Mais pourquoi insister? Je n'ai jamais cherché à convaincre ni à donner une image. J'ai toujours essayé de rester naturel. Protester, me mettre en avant, ce n'est pas moi.

Etes-vous soulagé, voire libéré, d'être enfin reconnu?

Ma fierté est que cette reconnaissance, je la dois à mes résultats, uniquement à mes résultats. En même temps, je suis conscient que si l'on a autant parlé de moi cette année, c'est aussi parce que celle de Roger, comparée aux autres, a été moins bonne.

A quoi ressemble votre vie aujourd'hui? Vous êtes assailli?
On m'arrête dans la rue, les restaurants, les aéroports. Mais ce n'est pas totalement nouveau non plus. Ça fait quand même dix ans que je suis là...

EN DATES

- 1985
► **Naissance**
Stanislas Wawrinka voit le jour le 28 mars à Lausanne, puis grandit dans une ferme du Gros-de-Vaud.
- 2003
► **Apparition**
Le public suisse le découvre à Roland-Garros, où il remporte le tournoi juniors.
- 2006
► **Révélation**
Premier titre professionnel à Umag, en Croatie.
- 2008
► **Champion**
Remporte le titre olympique en double, au côté de Federer.
- 2010
► **Déclic**
Premier exploit: il bat Murray à l'US Open et franchit un cap psychologique décisif.
- 2013
► **La gloire**
Première demi-finale en Grand Chelem, premier Masters, retour dans le top 10.

Ses exploits ont fait connaître Stanislas Wawrinka sous un autre jour, plus radieux, plus vrai.

Anoush Abrar & Aimée Hoving

SUITE EN PAGE 12





SUITE DE LA PAGE 11

Tout de même, cette année a marqué un changement radical.

Dans le regard des gens, oui. C'est parfois assez drôle. Quand j'entends: «Tu es devenu un joueur», je suis un peu surpris quand même... Encore une fois, je suis là depuis un certain moment. Ou alors, si je serre le poing: «Il s'exprime enfin sur le court.» Dix-huit ans que je serre le poing... Le changement est là, dans la perception des choses. Quand je cassais une raquette et que je perdais, les gens disaient: «Il aurait dû contenir ses nerfs.» Aujourd'hui, quand je casse une raquette et que je gagne, on dit: «Il a su trouver la parade pour évacuer sa nervosité.» Je sais que, si je redeviens vingtième mondial, je ne devrai plus casser de raquette.

N'est-ce pas l'homme, au fond, qui a le plus changé? Au début de votre carrière, vous bredouilliez péniblement quelques banalités. Aujourd'hui, vous comptez parmi les meilleurs conférenciers du circuit.

Je ne sais pas s'il faut l'écrire, mais bon... Je suis un mec timide, pas sûr de moi. Longtemps, j'ai eu peur de me tromper, que ce soit mal pris. Je suis resté beaucoup sur la défensive. Avec le temps, la confiance est venue, j'ai pris du plaisir à parler. Je pourrais même balancer encore plus, si je m'écoutais... En étant huitième mondial, je sais aussi que je suis pris plus au sérieux. Je me sens plus légitime.

Pour un timide, la célébrité est-elle une thérapie ou un traumatisme?

Tous les deux. L'habitude rend normal ce qui, avant, paraissait effrayant. Mais, pour un homme qui, comme moi, a besoin de tranquillité, la célébrité peut heurter quelque chose de profond.

On vous dit beau, élégant. Pensez-vous que la confiance en soi rende plus beau?

Gagner rend beau, très simplement. Dans le journal, vous n'avez plus la même tête. On ne montre plus vos grimaces, votre souffrance et vos doutes, mais votre sourire, vos yeux qui pétillent, vos bras en l'air. Cette année, je n'ai quasi vu aucune image de moi où je casse une raquette. Ça change tout. Ça rend beau.

Mais n'avez-vous pas, vous aussi, changé de regard sur vous-même?

Non, bien sûr que non. J'ai évolué, mais je suis resté le même. Je suis devenu plus souriant, plus présent, mais je n'ai pas changé de tête. De manière générale, quand on gagne, on est toujours le plus beau et le plus gentil.

Ou un héros.

Je n'aime pas ce mot. Je trouve qu'on devrait le réserver aux personnes qui sauvent des vies. Et moi, je n'ai rien d'un héros. Je suis un mec qui a beaucoup travaillé et beaucoup échoué. Dans le tennis, une carrière n'est qu'une succession d'échecs. A la fin d'un tournoi, il y a toujours une dé-



Stanislas Wawrinka a pris de l'assurance. «Assez pour oser dire les choses.»

Anoush Abrar & Aimée Hoving

« La victoire change tout. Elle nous montre sous un beau visage »

faite. Sauf pour trois ou quatre champions. En réalité, on perd tout le temps. Chaque semaine. Ça ne fait pas vraiment de nous des héros.

On dit aussi votre personnage, votre parcours, très suisses.

C'est quoi, être très Suisse? J'en ai une définition très vague. Cela dit, je le prends comme un honneur. Je suis fier d'être très Suisse.

Votre passeport n'est-il pas un handicap dans la recherche de sponsors?

Il vaut mieux être Suisse que Grec.

Pour tout vous dire, j'ai aussi un passeport allemand, grâce à mon père. J'aurais pu choisir la nationalité allemande et obtenir des avantages incomparables. Au niveau des aides, c'était une différence énorme. Plus de sponsors, plus de soutien, plus de médias. Mais je suis Suisse, je me sens Suisse, et je ne l'ai jamais considéré comme un handicap.

Ne regrettez-vous pas d'avoir signé des contrats «locaux», à l'orée d'une notoriété internationale?

Non. Depuis toujours je propose des contrats à la performance, avec bo-

nus et malus. Je trouve ce principe plus équitable. Si je suis bon, je gagne très bien ma vie. Si je dérois, je mérite logiquement de gagner moins. A une exception près, mes sponsors sont tous de la région, ça compte beaucoup pour moi. De toute façon, ne rêvons pas: pour les grandes marques nationales, même en étant classé ATP 8, je reste un numéro deux, un second choix...

Dans ces moments où vous dominez Djokovic, Murray, Nadal, ressentez-vous une force intérieure spéciale?

Je me sens bien. J'imagine que, dans n'importe quel métier, quand on met des années à y arriver et que, soudain, tout marche, on ressent la même chose. Ce n'est pas de l'euphorie ni de la fierté. On se sent bien. Très bien.

Avez-vous peur, parfois, que tout s'arrête?

Je sais que je peux encore progresser. Que je peux battre Djokovic, que je finirai par battre Nadal. Mais je sais aussi que, si je commence à penser aux demi-finales, je ne passerai même plus le deuxième tour. Je ne dois jamais oublier d'où je viens, ni comment je suis arrivé. J'en ai vu défiler, des joueurs comme moi, qui commençaient à voir plus loin et disparaissaient instantanément. En tennis, seul compte le jour d'après. On a toujours un plan A, B et C. On vit dans l'adaptation permanente.

Vous dites que vous pouvez battre Djokovic, que vous battez Nadal. Mais pourrez-vous...

... battre Roger?

Oui.

Je sais que j'en ai le niveau. Par contre... En principe, on ne devrait jamais dire ce genre de chose à un journaliste, mais Roger, je l'avoue, ce sera toujours spécial. Si j'arrive à le battre, je ressentirai quand même un soulagement. Ça voudra dire beaucoup. Ça voudra dire que j'ai réussi à sortir ce qu'il faut.

De tous les grands joueurs, vous êtes probablement le plus débrouille, le moins «assisté».
Est-ce votre côté paysan?

Je suis évidemment influencé par mon éducation. Mais le tennis est bientôt fini pour moi et j'anticipe. C'est dans mon caractère, de toute façon: j'ai envie de mille trucs, de mille projets, je suis curieux de tout. Par nature, je suis davantage le mec qui pose des questions que celui qui apporte des réponses. Alors j'apprends. Sur ce plan, je suis peut-être un peu différent des autres joueurs.

Si vous deviez retenir un moment de cette année. Un seul.

Ma qualification pour le Masters. Je ne devrais pas le dire, mais depuis l'US Open je ressentais un stress infernal. J'ai vécu six semaines avec la peur, une peur incroyable de ne pas y arriver, de passer si près. J'ai fait toute la tournée asiatique avec une boule au ventre. Et puis Paris, pfff... Quel stress! Ma dernière chance de prendre des points. Alors, quand je suis parti à Londres, soyons francs, j'étais comme un gamin. Et je crois que, si je suis devenu populaire, pas seulement en Suisse mais à l'étranger, c'est parce que les gens l'ont vu. Ils ont pu s'identifier à un gars comme moi, simple, qui vivait un rêve, qui en a profité pleinement, et qui, pourtant, n'est pas venu pour rigoler. Qui a même pleuré d'avoir perdu contre Nadal. C'est le message, je pense, qu'ont donné mes succès. Et je sens justement que, cette année, le message est passé. ●

CINQ UNES VUES PAR WAWRINKA
Open d'Australie

21 janvier 2013



«Je perds contre Djoko. Terrible déception. Mais, ce jour-là, je me suis prouvé beaucoup de choses»

Genève, Coupe Davis

4 février 2013



«J'étais blessé, exténué. Mille fois, j'ai réfléchi à la Coupe Davis. C'est un peu cucul, mais l'amour du pays l'emporte»

Roland-Garros

5 juin 2013



«Cette une résume parfaitement l'année. Roger a moins attiré l'attention. Je suis devenu celui qui gagne»

US Open

11 septembre 2013



«Article réalisé après la demi-finale. Je sais que je peux, que je dois encore progresser. J'ai une marge»

Aéroport de Cointrin

11 septembre 2013



«Je rentre de cinq semaines aux Etats-Unis. Les voyages, les séparations: ça, ce sont les vrais sacrifices»



Parti pour la gloire, tranquillement

Sa carrière a commencé dans une souveraine indifférence, pour avancer progressivement, discrètement, vers une reconnaissance internationale.

Christian Despont

christian.despont@lematindimanche.ch

Un bon Vaudois prend son temps et y va tranquillement. Stanislas Wawrinka est un tout bon: après des années de labeur, de talents patiemment cultivés, l'homme récolte les fruits d'une nature profondément obstinée, foncièrement «pieds sur terre», comme il la décrit lui-même.

Personne ne l'a vu venir. Mais il y est arrivé malgré tout, sans se presser, d'abord dans une souveraine indifférence, puis en une singulière efficacité. Il est arrivé pas à pas, «envie d'essayer, besoin d'apprendre». Arrivé sans heurts, le temps de vaincre quelque inhibition devant l'exploit et de développer des dispositions à l'affrontement, une attitude qui s'impose, un style qui frappe, une main qui claque jusqu'aux moindres désirs.

Peu de carrières, dans ce sport, ont suivi une évolution aussi extraordinairement linéaire. Wawrinka ne régresse jamais. Et allez savoir jusqu'où il ira comme ça, tout tranquillement, tout aussi sûrement. ●



> La découverte (Ci-dessus.) En 2003, Stanislas Wawrinka jaillit de nulle part, sans autre adresse connue que son revers à une main, et remporte Roland-Garros chez les juniors. «En Suisse, jusqu'à l'âge de 18 ans, je suis resté un parfait inconnu.»

« Je n'ai jamais rêvé de devenir un grand joueur. J'ai tout fait à fond, sans arrière-pensée »

STANISLAS WAWRINKA
ATP 8

> La certitude (A droite.) Premier titre sur le circuit professionnel à l'âge de 21 ans. Novak Djokovic, son adversaire en finale, abandonne après un set. Wawrinka devient une valeur sûre, dans un style encore monolithique.



AP/Darko Bandic



> L'état de grâce (Ci-dessus.) Ce jour-là, comme le précédent, tout lui réussit. Wawrinka est si inspiré que Roger Federer, beaucoup moins serein, puise dans ses énergies positives. Les deux amis deviennent champions olympiques de double, avec une connivence potache. «Je n'ai encore rien vécu d'aussi fort, insiste Wawrinka. Là, ce n'est pas que du tennis. J'ai joué pour mon pays, avec un copain.» Après avoir fêté toute la nuit, Wawrinka rentre au village olympique avec sa médaille d'or autour du cou, mais sans son accréditation. Les gardiens lui refusent l'entrée.



AP/Andrew Brownbill

> Echec, épate (A gauche.) Peut-être le plus beau duel de l'année. A Melbourne, Wawrinka humilie Djokovic pendant une heure, avant de l'entraîner dans une confrontation épique. «J'ai pleuré, car j'ai eu beaucoup de mal à accepter cette défaite. Mais, ce jour-là, je me suis aussi prouvé beaucoup de choses.»

> L'autre maître (A droite.) Première participation à un Masters. «J'étais comme un gamin.» Consécration d'un joueur affirmé, capable de toutes les impudences. Wawrinka, 28 ans, a vaincu ses hantises de bizut provincial et le sentiment d'imposture qui, dans les grands matches, l'entraînait vers des capitulations inavouables. Il est resté le même, mais pas exactement.



ChinaFotoPress/Maxpp



Et, en plus, il nous ressemble tellement

IDENTITÉ Stan Wawrinka réunit toutes les qualités d'un vrai Suisse: persévérant et travailleur, mais prêt à laisser la place à d'autres s'il le faut. Décryptage par trois observateurs des valeurs suisses: Nicolas Bideau, directeur de Présence Suisse, Dominique Dirlewanger, historien, auteur de «Tell me, la Suisse racontée autrement», et Christophe Gallaz, écrivain.

Christine Salvadé
christine.salvade@lematindimanche.ch



IL EST HYPERPRÉCIS

JUSTE Entre le tennis et la Suisse, l'équation est forte, comme le constate Nicolas Bideau. Federer l'a établie, Wawrinka la prolonge. Son jeu lors de la demi-finale de l'US Open contre Djokovic était une démonstration de cet art de la précision maîtrisée. La force et la précision sont aussi deux valeurs que l'on retrouve chez Guillaume Tell. «Comme Guillaume Tell a visé la pomme sur la tête de son fils, Wawrinka propulse la balle avec vitesse, force et précision», constate l'historien Dominique Dirlewanger. Les marques horlogères raffolent des tennismen, c'est Audemars Piguet qui a pris le poignet de Wawrinka.

IL A LES MOLLETS DE GUILLAUME TELL

HODLÉRIEN Il est Suisse jusque dans les mollets. C'est peut-être en observant des jarrets comme les siens qu'est née l'expression «mollets de vieux Suisses». Wawrinka ne manque pas une séance de fitness. En regardant ses jambes et ses bras noueux, son cou solide, son corps trapu et puissant, Dominique Dirlewanger ne peut s'empêcher de penser au Guillaume Tell peint par Ferdinand Hodler. Christophe Gallaz, lui, voit dans Stan la silhouette «d'un ouvrier qui recourt naturellement à la force pour agir, alors que celle de Federer évoque celle du danseur appuyé sur des principes de fluidité».

LUI NON PLUS N'EST PAS PARFAIT

FAILLIBLE Ce qu'on aime aussi chez lui, c'est que Stan a des failles, tout comme nous. Nos trois observateurs de marque le soulignent d'emblée: les problèmes de couple avec sa femme, Ilham, le rendent plus humain. Et, là encore, ses fêlures se lisent en opposition au lisse Roger. «Federer est un demi-dieu qui a presque fini par agacer tant il est parfait. Voyez sa femme omniprésente, ses jumelles toujours impeccables. Wawrinka, il a ses fêlures, il a vécu une vraie crise de couple, ça nous l'a rendu plus proche», constate Dominique Dirlewanger. «Placer Federer en miroir de Wawrinka donne à mieux voir l'image de celui-ci», dit l'écrivain Christophe Gallaz. «Wawrinka trouve à force de chercher quand Federer pourrait dire, comme Picasso: «Je ne cherche pas, je trouve» - à quoi correspond aussi leur trajectoire affective et conjugale à chacun, Wawrinka quittant sa femme puis la retrouvant, «comme c'est dans la vraie vie», tandis que Federer maintient le dispositif de la «famille idéale».

IL ROUGIT FACILEMENT

ÉMOTIF Wawrinka est timide, mais se soigne. Il rougit moins qu'il y a quelques années quand il doit prendre la parole en public, il a appris à dompter sa gêne jusqu'à commenter des matches en anglais. Il reste simple, même s'il roule parfois en belle bagnole, et on lui laisse ce plaisir parce que lui, au moins, il ne donne jamais l'impression de se la péter. «Il reste accessible. Nous l'avons bien remarqué à Londres pendant les Jeux olympiques quand il venait rencontrer le public à la Maison suisse», confirme Nicolas Bideau. «Je dirais qu'il est surtout discret, nuance Dominique Dirlewanger. Et la discrétion est une arme dans l'histoire suisse. Dans l'Empire britannique, par exemple, les Suisses se sont toujours mis dans le sillage des puissants, l'air de rien. Et cela a toujours payé.»

IL BOSSE POUR RÉUSSIR

FORÇAT Son talent à lui, c'est le travail. Rien n'est allé tout seul chez ce gars-là. Il a commencé le tennis à 7 ans, et il lui a fallu dix-huit ans pour arriver au top. On les aime, ces Suisses-là qui réussissent à la force du poignet plutôt qu'en claquant négligemment des doigts. Mais pourquoi aime-t-on tant les persévérants? Peut-être parce que l'histoire suisse en est remplie. «Les Waldstätten renégociaient en permanence leur territoire. La négociation se sent aussi dans le jeu de Wawrinka. C'est bien une qualité qui colle aux Suisses, eux qui ont passé plus de temps à faire la paix qu'à faire la guerre», constate l'historien Dominique Dirlewanger. «Wawrinka véhicule sur les courts les valeurs qui nous sont chères. Il s'est fait en bossant, comme la Suisse», ajoute Nicolas Bideau, qui estime que «des gens comme lui sont des ambassadeurs parfaits pour vendre le pays». Stan Wawrinka est d'ailleurs entré en 2013 dans le top 10 des personnalités en lien avec la Suisse dont on parle le plus à l'étranger.

IL AIME LA SUISSE

PATRIOTE Lui au moins, il ne rate jamais la Coupe Davis, quitte à ce que ça lui pèse sa saison. En 2013, il y est même allé alors qu'il était blessé. Stan aime la Suisse, il dit à qui veut l'entendre qu'il ne pourrait pas vivre ailleurs. Et ça, ça nous fait toujours plaisir. Il va même jusqu'à passer trois semaines de vacances, tranquillement, à Lausanne. Le Vaudois est un héros de la campagne, accroché à la terre, ne dédaignant pas le tracteur du domaine familial de Saint-Barthélemy. Un héros de la campagne comme Guillaume Tell. Et en opposition, une fois encore, à Federer, héros moderne et urbain. «Wawrinka devient l'incarnation des valeurs suisses placées sous le signe de la milice coéquipière et du labeur qui récompense les méritants, ce qu'a bien compris la BCV, qui le soutient, une banque «grande mais petite» et «proche de sa clientèle», remarque Christophe Gallaz.



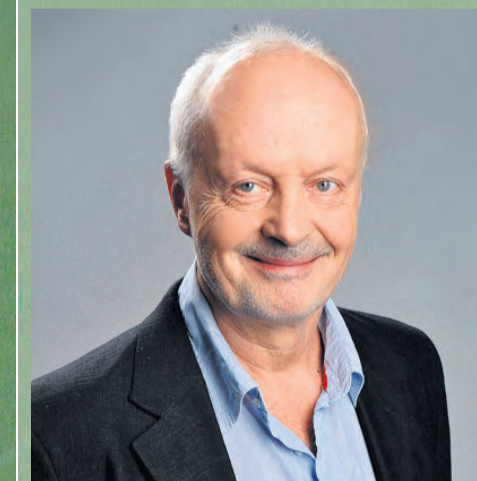
«Wawrinka véhicule sur les courts les valeurs qui nous sont chères. Il s'est fait en bossant, comme la Suisse. Des gens comme lui sont des ambassadeurs parfaits pour vendre le pays»

NICOLAS BIDEAU
Directeur de Présence Suisse



«La négociation se sent aussi dans le jeu de Wawrinka. C'est bien une qualité qui colle aux Suisses, eux qui ont passé plus de temps à faire la paix qu'à faire la guerre»

DOMINIQUE DIRLEWANGER
Historien



«Il a la silhouette d'un ouvrier qui recourt naturellement à la force pour agir, alors que celle de Federer évoque celle du danseur appuyé sur des principes de fluidité»

CHRISTOPHE GALLAZ
Écrivain



Famille Isabelle et Wolfram Wawrinka racontent l'évolution de leur fils

«On est fier de l'homme qu'il est devenu, avec ou sans les victoires»

Les parents du champion ont reçu «Le Matin Dimanche» pour évoquer la trajectoire de ce petit garçon de Saint-Barthélemy (VD) devenu une star du tennis mondial.

Isabelle Musy
isabelle.musy@lematindimanche.ch

Un soleil généreux baigne ce petit coin du canton de Vaud où le brouillard a d'habitude le dernier mot. Isabelle et Wolfram Wawrinka parlent, dans leur demeure chaleureuse, de leur fils, de son évolution, de sa nouvelle dimension. Cette conversation a révélé des gens simples, chaleureux et humbles. A l'image de leur champion.

Quel sentiment domine aujourd'hui, la fierté?

Isabelle: On est fier de l'homme qu'il est devenu, avec ou sans les victoires. C'est clair que c'est un plus, mais on serait fier de lui même s'il n'avait pas cette notoriété. Parce que ce petit bonhomme timide a réussi ce qu'il voulait faire. Il se trouve qu'il a opté pour le tennis, un sport qui fait de lui un homme public. Mais il aurait pu faire n'importe quel autre métier, on serait fier aussi de ce qu'il est devenu et des valeurs qu'il représente.

Vous étiez au Masters, comment l'avez-vous vécu?

Isabelle: C'était surréaliste. Quand on va dans sa loge et qu'on voit les huit portes avec le poster de chacun et qu'on voit celle de notre fils avec son poster, ça fait quelque chose. On se disait en rigolant: «On connaît quelqu'un de connu.»

Wolfram: Au début, on ne réalise pas. C'est comme à New York. On arrive là-bas. Il bat Murray, puis il y a la demi-finale contre Djokovic et cette standing ovation. J'en ai encore les frissons. C'est là qu'on prend conscience de sa notoriété. On peut observer partout, dans les restaurants ou tout simplement dans la rue. Il séduit par sa gentillesse, son côté proche des gens et candide. A Londres, il se réjouissait comme un enfant, découvrait un truc qu'on a vu à la télévision quand ils étaient petits et qui était comme un rêve inatteignable. Alors, on le revoit enfant à la ferme et on se dit que ce petit garçon qui vient d'un petit village du Gros-de-Vaud fait partie des grands du tennis.

Comment était-il petit?

Isabelle: Vif. Dès qu'il mettait un pied hors du lit, tout fonctionnait. Ce n'était pas un enfant agité qu'il fallait recadrer, mais il était toujours actif. Il allait faire sa cabane, du vélo, conduire des tracteurs. Et, dès qu'il a commencé le tennis, il a aimé ça. Il jouait le mercredi, mais aussi avec son frère dans la cour. Ils en ont passé des heures à taper des balles contre les portes de grange et les murs! Stan est un battant. Il a bossé et persévéré.

Wolfram: Il y a des images qui reviennent. Il y avait un court sur lequel il allait jouer. Et un soir il est rentré à 23 h. Il était allé s'entraîner tout seul au service. Il avait 11-12 ans. Mais il a vraiment commencé intensivement à 13 ans. En juniors, ce n'était pas un futur champion et ce n'est pas plus



Wolfram et Isabelle Wawrinka sont encore tout étonnés de «connaître quelqu'un de connu», comme ils disent.

Andrée-Noëlle Pot

mal. Les joueurs qui le battaient à cet âge-là ont moins bien réussi.

Qu'est-ce qui a fait la différence?

Wolfram: A un moment, on a fait un choix pas facile. Voyant qu'ils étaient passionnés, on a accepté que Stan et son frère arrêtent l'école pour partir s'entraîner en Espagne. Et suivre une scolarité par correspondance. On nous a traités de fous.

Isabelle: On a dit à nos fils: «Vivez votre passion. La seule chose qu'on vous demande, c'est de ne pas avoir peur, si ce n'est plus ça, de nous dire si vous voulez rattracher. On ne vous demande rien.»

Wolfram: Et finalement ils ont croché les deux. Le grand frère est entraîneur au Stade-Lausanne et heureux de ce qu'il fait. C'était peut-être une chance que nous, les parents, ne jouions pas au tennis.

D'où est venue l'envie du tennis?

Wolfram: A Saint-Barthélemy, c'était plutôt le foot. Lucien Favre était déjà connu à l'époque en tant que joueur. Mais, quand on a demandé aux garçons quel sport ils voulaient faire, ils ont choisi le tennis. A Echallens, dans un petit club. Puis il y a eu la rencontre avec Dimitri Zviaffoff. On était lié à ses parents.

Stan avait-il de grandes ambitions?

Isabelle: Il n'en a jamais parlé.
Wolfram: Pas directement. Mais, le jour où il a pris la décision, à 14 ans, de partir dans une structure privée en Espagne pour devenir professionnel, il avait forcément des ambitions. Dimitri avait fait le choix de ne pas le faire jouer en juniors. Au début, Stan se prenait des 6-0-6-0. Ce

« Federer a été un moteur pour lui. Il ne faut pas l'oublier. Peut-être que, sans Federer, Stan ne serait pas 8^e joueur mondial »

WOLFRAM WAWRINKA
Père de Stan

n'est pas facile, à 14 ans, d'affronter des adultes.

Isabelle: Mais ça leur convenait. Et c'était une école de vie. Ils devaient apprendre à se gérer, à faire la lessive, à manger, parler la langue du pays.

N'a-t-il pas mûri plus vite?

Isabelle: Probablement.
Wolfram: Il le dit lui-même. Il a remarqué qu'il y avait un décalage avec ses anciens copains d'école. Il est devenu adulte très vite.

Comment jugez-vous son ascension cette année?

Wolfram: Il est monté de façon linéaire, sans jamais faire des hauts et des bas. Tout le monde savait qu'il a un jeu incroyable, mais cette année de petites choses se sont mises en place. L'entraîneur lui a peut-être apporté plus de confiance. Il lui manquait peu. On a vu en début d'année lors de son match contre Djokovic à Melbourne de quel niveau il est capable. Il était déçu, mais il tire toujours quelque chose de positif d'une défaite. Il rebondit chaque fois.

Comment ses frères et sœurs vivent-ils tout ça?

Isabelle: Ce n'est pas toujours facile d'être le frère ou la sœur de. Jonathan a longtemps été étiqueté comme celui qui perd. L'être humain met vite les gens dans des cases, et ce n'était pas évident de s'affirmer. Mais ils sont fiers et étaient tout contents de venir au Masters.

Comment expliquez-vous son attachement à la Coupe Davis?

Isabelle: Parce qu'il a une mère suisse. (Rires.)
Wolfram: Une de ses grandes fiertés a été de porter le drapeau aux JO de Londres. Et de décrocher la médaille d'or à Pékin. La plus belle victoire. Un moment magique. Il a toujours aimé jouer pour la Suisse. Même si son nom vient d'un pays de l'Est lointain.

Ce patronyme étranger a-t-il favorisé son patriotisme?

Isabelle: Au village, c'était mal vu d'avoir un nom étranger, d'être protestant sur un territoire catholique et de travailler avec des personnes à déficiences légères. Ils n'ont pas été à l'école du village, car on ne voulait pas leur faire porter notre choix de vie. Alors peut-être que cela tient un peu à ça. Maintenant Saint-Barthélemy est très fier de l'avoir.

Est-ce que ça n'a pas été dur d'être toujours comparé à Federer?

Wolfram: Federer a été un moteur pour lui. Il ne faut pas l'oublier. Peut-être que, sans Federer, Stan ne serait pas 8^e joueur mondial. Ils se sont beaucoup entraînés ensemble. Federer lui a donné des conseils. Il ne pouvait pas avoir un meilleur modèle. Il l'a tiré vers le haut.

Et Stan montre aujourd'hui qu'il fait aussi partie des tout grands. Mais on ne peut pas parler d'ombre par rapport à quelqu'un qui est unique. Federer reste pour l'instant le meilleur de tous les temps. Tant mieux pour la Suisse. J'ai beaucoup de respect pour lui.

Voyez-vous votre fils gagner un Grand Chelem?

Wolfram: Ce serait un rêve. Il a encore de la marge de progression et devrait gagner en régularité. Et, au vu de ce qu'il montre, des matches qu'il livre, de son niveau de jeu, il peut battre tout le monde. Peut-être pas Roland-Garros, car y battre Nadal est compliqué, mais un autre, pourquoi pas? Ça serait beau.

Isabelle: Même sans ça, c'est beau.

Il dit qu'il n'a pas de talent. N'en faut-il pas pour être huitième mondial?

Isabelle: Etre déterminé est un talent en soi. Je pense qu'il a du talent. Il n'était pas la petite vedette chez les juniors, mais le résultat est là. Et le fait de ne pas être au mieux petit lui a donné cette persévérance et l'envie de se battre.

Wolfram: Il s'est donné les moyens d'y arriver. Il est huitième parce qu'il a toujours travaillé dur. Mais il faut aussi un plus.

Il a un immense respect de l'autre. Est-ce dû à son éducation?

Wolfram: Il a grandi entouré de personnes qui ont des difficultés et qui doivent se battre plus que les autres pour arriver à quelque chose. Ça lui a inculqué des valeurs qui lui restent.
Isabelle: Et c'est quelqu'un de gentil. Il l'a toujours été. ●

EN DATES

1982

► **Mariage**
Wolfram Wawrinka, de nationalité allemande, épouse Isabelle, Suisse, le 15 mai.

1982

► **Naissance**
Le 3 juin, leur premier enfant, Jonathan, voit le jour.

1985

► **Naissance**
Le 28 mars, c'est au tour de Stanislas de venir au monde.

1988

► **Naissance**
Le couple Wawrinka accueille l'arrivée de la première fille de la famille, Djanaë, le 11 octobre.

1991

► **Naissance**
La fratrie s'agrandit encore avec la naissance de Naëlla, le 29 décembre.

2003

► **Virage**
Au mois de mai, Stanislas remporte Roland-Garros chez les juniors. Cette date, gravée à jamais, marque pour eux le grand début de sa carrière.



Alexia, sa fille, et Ilham, sa femme, sont ses deux supportrices de choc

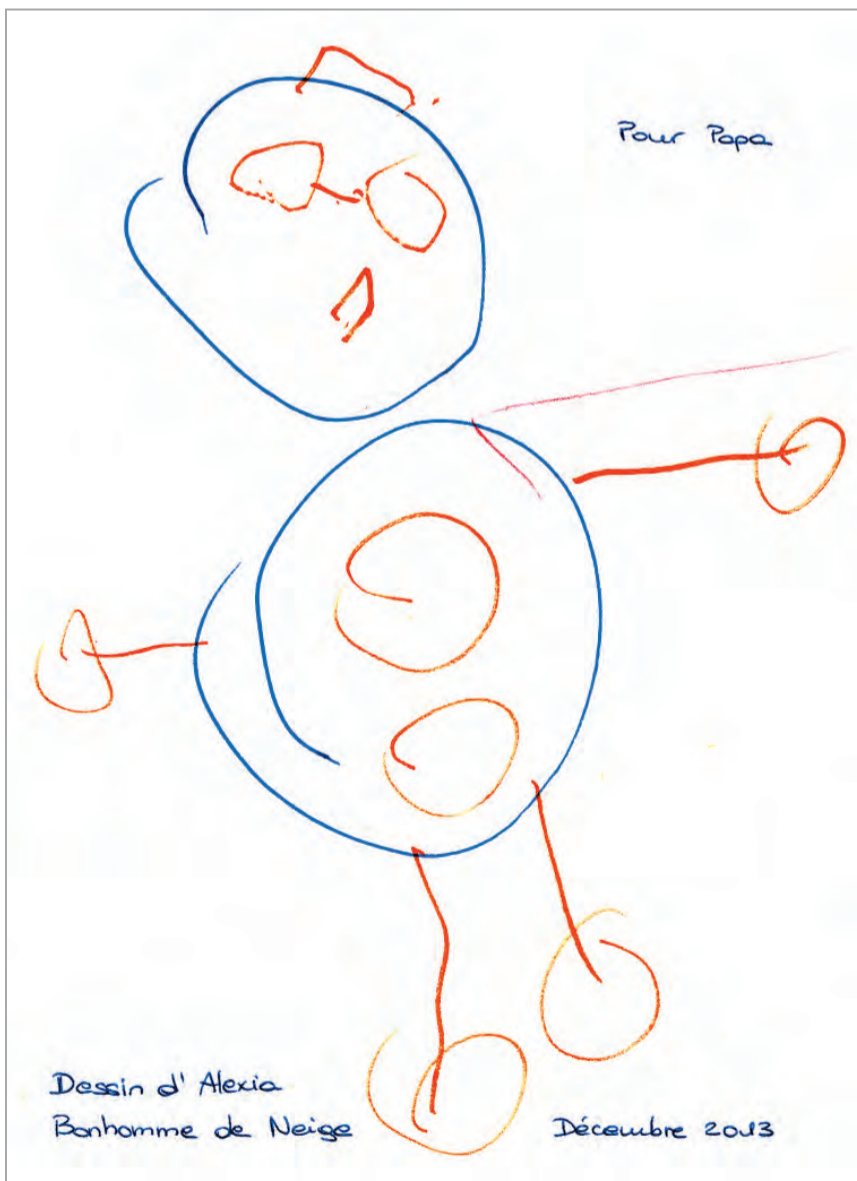


Keystone/Jean-Christophe Bott



Thomann Sven/RDB

Lorsque Stan joue en Suisse, il peut compter sur le soutien de sa famille. Le cliché de gauche a été pris lors d'un entraînement avant le match de Coupe Davis entre la Suisse et les Etats-Unis, à Fribourg, en février 2012. Celui de droite remonte à cet été, lors du tournoi de Gstaad.



POUR PAPA Surprise! Pour cet hommage à Stan Wawrinka, «Le Matin Dimanche» a demandé à la petite Alexia, qui soufflera ses quatre bougies en février, de lui faire un dessin. Ilham, épouse du champion vaudois, a gentiment accepté de jouer les «intermédiaires». En fin de semaine passée, c'est elle qui a ainsi glissé le dessin dans l'enveloppe et nous l'a fait parvenir. Qu'avons-nous demandé à Alexia, fille de Stan? Tout

simplement de faire un dessin qui ferait plaisir à son papa. C'est tout. Aucune autre consigne. La petite Alexia avait carte blanche. Pour une raison qu'elle pourra peut-être expliquer dans quelques années, lorsqu'elle sera un peu plus grande, Alexia a opté pour un bonhomme de neige. Ce dessin, Stan ne l'a jamais vu. Il le découvre aujourd'hui dans le journal. Surprise réussie.

Fabiano Citroni

Bravo Stan!



Stan Wawrinka
Ambassadeur de la
BCV depuis 2009.

Fraîchement classé en 8^e position de l'ATP, Stan nous a fait vibrer par ses magnifiques performances 2013. Nous lui souhaitons plein succès pour 2014.

Ça crée des liens

www.bcv.ch





Souplesse, sérénité, maîtrise des rythmes

En devenant plus vif, Wawrinka est devenu plus serein, donc plus juste dans ses choix. Tout est lié.

Matthias Hauer/Epa/EQ_images

Indubitablement, Stanislas Wawrinka a franchi un immense palier en 2013. Mais où se cachent les infimes perfectionnements qui ont fait toute la différence? Analyse en compagnie de ceux qui connaissent son jeu par cœur.

Mathieu Aeschmann
 mathieu.aeschmann@lematindimanche.ch

De son morceau de bravoure austro-allemand contre Djokovic à cette intronisation sereine parmi les Maîtres, au Masters de Londres, Wawrinka a traversé 2013 en étalant l'idée d'un progrès épatant. Si ce constat impose l'admiration, il se dérobe aux explications faciles. Car le Vaudois a explosé sans se transformer. Il s'est mis à rayonner sans se réinventer.

Comment expliquer dès lors le timing de cette mutation? Quels sont les ressorts que le champion a su activer pour déclencher le cercle vertueux de la confiance? Deux questions faussement simples sur lesquelles Jonathan Wawrinka, son grand frère, et Severin Lüthi ont bien voulu poser leur regard expert. Le premier fut le partenaire originel avant de devenir l'un des vingt meilleurs joueurs suisses; il entraîne aujourd'hui des jeunes professionnels. Quant au second, il a guidé Stan lors de son long intermède sans coach et continue de le couvrir en Coupe Davis. Voici, selon eux, les détails qui ont fait toute la différence.

1 Un corps plus souple et plus vif

Athlète puissant et endurant, Stanislas Wawrinka a toujours eu la réputation d'être un «client» sur la lon-

gueur. Autant de qualités qu'il a cherché à entretenir en développant ses «points faibles»: l'agilité et la vitesse. «Dès l'Australie, j'ai trouvé qu'il se déplaçait mieux, note son frère. Il était plus vif, plus souple, au point de donner le sentiment d'être indébordable même contre Djokovic. C'est un peu comme si tout le travail effectué depuis des années avec Pierre Paganini avait trouvé son juste écho sur le terrain.»

Pour Jonathan Wawrinka, ce nouvel équilibre physique peut expliquer tout le reste. «Ce supplément de vivacité est essentiel, car mon frère est un joueur qui a toujours eu besoin de temps et n'est jamais aussi dangereux que lorsqu'il peut poser ses appuis. Or cette couverture de terrain lui donne la confiance nécessaire pour gérer les longs échanges. Il se précipite moins et logiquement fait de meilleurs choix. Tout est lié.»

2 Un esprit libéré des idées noires

«Si Stan bouge mieux, c'est avant tout parce qu'il sait exactement ce qu'il veut faire sur un terrain.» Depuis Dubaï, où il organise la préparation de Roger Federer, Severin Lüthi partage donc le constat d'une évolution physique. Mais il la subordonne à une prise de conscience. «Stan a changé sa façon de penser sur et en dehors du court. Il a compris qu'il devait se concentrer uniquement sur ce qu'il pouvait maîtriser.»

On cherche à comprendre, à mieux cerner ces vieilles fausses pistes. «Parce qu'il est très exigeant, Stan pouvait s'énerver et laisser beaucoup d'énergie en voulant mieux faire. L'attitude est louable sur le principe. Mais il devait absolument réussir à choisir le bon moment pour être dur

«Stan installe un faux rythme avec la conviction qu'il peut accélérer à nouveau et faire mal. C'est une évolution énorme»

JONATHAN WAWRINKA
 Son frère, ancien joueur et coach

avec lui-même. Si, dans un match, tu estimes évoluer à 80% de tes possibilités, il accepte mieux les longs échanges et à exploiter le maximum de cet état. Sinon, la frustration te fait glisser à 60% de rendement. Par le passé, Stan était focalisé sur les objectifs qu'il se fixait. Aujourd'hui, il s'est recentré sur l'essentiel: son jeu. Au fond, je crois qu'il se connaît mieux.»

3 Des choix clairs, une maîtrise des rythmes

Si le frangin et le capitaine inversent la hiérarchie des causes, ils se rejoignent sur leurs effets tactiques. «Comme il prend le temps de défendre, il accepte mieux les longs échanges et intègre naturellement plus de variétés, note son frère. J'ai l'impression qu'il ne se dit plus jamais: «L'adversaire ne doit pas toucher cette balle.» Du coup, il force moins, construit son point et joue plus juste.»

L'utilisation du slice de revers est un des indices évidents de cette nouvelle maîtrise des rythmes. «Mais Stan a toujours eu un bon slice, nuance Lüthi. Le coup s'est peut-être amélioré de 2-3%, pas plus. Par contre, il avait l'habitude de lutter contre

la panique en frappant fort. Or les meilleurs du monde sont de formidables défenseurs. Djokovic, Nadal ou Murray ne sont jamais aussi forts que quand ils contrent 50 cm derrière leur ligne. Contre eux, il vaut mieux calmer un peu, les faire entrer dans le terrain avant de reprendre la main.»

Et Jonathan Wawrinka de surencherir: «Qui sur le circuit frappe plus fort que mon frère? Personne. Je crois qu'il a vraiment intégré ce formidable atout. Car il s'autorise maintenant à entrer dans un faux rythme avec la conviction qu'il peut accélérer à nouveau et faire mal. C'est une évolution énorme tant il n'aimait pas les variations à ses débuts professionnels.»

4 Un coup droit pris plus tôt

Durant le Masters, Dimitri Zavaloff, le coach qui l'a accompagné jusqu'au top 10, nous avait confié: «Il a atteint une telle assurance en coup droit que celui qui va s'y frotter s'expose à de très gros dangers.» Ce «saut de qualité» est-il à mettre au crédit d'un ajustement technique? «Franchement, je ne vois rien de significatif, balaie son frère. Mais il prend la balle un peu plus tôt. Avec la confiance et la précision du placement, cela lui permet notamment de sortir l'adversaire loin dans la diagonale.»

Vérité géométrique, un gain de 50 cm dans le terrain lors de l'impact peut ouvrir l'angle du «coup possible» de plusieurs mètres. Inestimable à très haut niveau. «Contre les meilleurs et leur couverture de terrain, prendre la balle tôt est essentiel, confirme le capitaine. Stan y parvient plus facilement. Il s'ouvre donc plus le terrain et le choix du long de ligne devient presque évident.»

5 Un service plus varié, donc plus dangereux

Dernier exemple de coup contaminé par cet élan de justesse: le service. «Comme dans le jeu, il force moins et ses choix sont plus judicieux», résume Jonathan Wawrinka. «Sur le côté de l'égalité, il maîtrise maintenant très bien le slice court croisé alors qu'auparavant il cherchait souvent l'ace au centre, développe Lüthi. Il accepte aussi davantage d'enlever de la vitesse pour choisir par exemple un kick sortant. Cette variation augmente son pourcentage et, surtout, elle oblige l'adversaire à protéger différentes zones. Ce dernier ne peut plus juste reculer ou décider de contrer une première à plat en avançant. De nouveau, cette palette plus large est le fruit de ses progrès sur le plan mental.»

Au final, ses plus proches observateurs s'accordent à dire que Stanislas Wawrinka a pris les commandes de son jeu. S'il ne frappe pas la balle différemment, il bouge mieux et pense plus vite. Deux rouages intimement connectés. Reste peut-être à savoir quel est le rôle joué par Magnus Norman dans cette évolution entamée bien avant leur collaboration, en avril? Son frère Jonathan tient peut-être la formule qui résume tout. «A Melbourne contre Djoko, le match était tellement énorme qu'on se demandait ce que Stan pouvait faire de mieux. Puis, à l'US Open, il lui a posé les mêmes problèmes mais sans jamais surjouer. C'est la preuve que son niveau moyen s'était considérablement élevé. Entre-temps, je pense que Magnus l'avait aidé à réaliser que ses ambitions étaient justifiées.» ●